

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 38

Artikel: Le troisième oeil
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tes et les basses classes étaient en parfaite égalité pour ce qui est des droits politiques. Après la mort, en revanche, on enterrait les familles nobles dans un cimetière particulier.

Du reste, déjà pendant la vie, on faisait une différence entre les enfants des bourgeois et ceux des habitants. Ces derniers ne faisaient point leur instruction religieuse avec les premiers ; semaine et dimanche, y compris la préparation à la Ste-Cène, ils avaient un catéchisme spécial.

Dans cette même époque, la maison de force et celle des orphelins, faisaient bon ménage ensemble. Encore dans la seconde moitié du siècle dernier, à Zurich, les deux établissements étaient réunis ; les enfants des pauvres vivaient sous le même toit que les malfaiteurs.

En 1778, la séparation n'était pas même complète ; un décret de cette année porte que par forme d'essai, depuis le nouvel an jusqu'à Pâques, les enfants logés au pénitencier seront menés sous escorte à la maison des orphelins et ramenés de même.

En 1797, à St-Gall, les deux établissements de ce genre étaient aussi réunis.

En 1820, à Lausanne, les forçats étaient encore enfermés à l'hospice cantonal.

En 1780, à Glaris, une servante zuricoise fut exécutée comme sorcière. Elle était accusée d'avoir, par son art magique, paralysé la jambe d'un enfant de neuf ans, et de l'avoir amené à cracher des épingles. Bon nombre de personnes croyaient fermement qu'elle avait fait avaler à sa victime de la graine d'épingles dans un gâteau enchanté, en suite de quoi, la graine avait produit des épingles dans le ventre. Cette manière de voir ayant été critiquée dans un journal, le gouvernement de Glaris s'en montra fort offensé et porta plainte en tribunal contre l'auteur de l'article.

En 1788, dans le canton des Grisons, il était rare que la paie d'un ministre s'élevât à 300 florins ; beaucoup de pasteurs n'en recevaient que 150 à 200. Aussi les ministres du culte devaient-ils aller en journée chez les paysans et gagner leur vie par le travail de leurs mains. Beaucoup d'entre eux tenaient l'école en hiver. Plus d'un pasteur devait prêcher dans deux paroisses, le dimanche ; dans ce cas, il lui fallait quitter la cure le matin avant jour, pour soigner le bétail dans les Alpes ; après quoi il revenait faire ses deux sermons ou même prêcher dans trois paroisses. Cela fait, il retournait dans l'Alpe, d'où il revenait pour faire le service du soir. Plus d'un de ces pasteurs devait prononcer avec une expression toute spéciale la partie de l'Oraison Dominicale qui dit : Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

En 1772, se trouvaient à Rome, à Naples, en France, en Espagne, en Sardaigne et en Hollande près de 39.000 hommes de troupes suisses capitulées. A la fin du dix-septième siècle, le petit canton de Zoug fournissait à lui seul 1100 soldats à l'étranger.

Le 9 janvier 1797, à Genève, le Conseil rendit une ordonnance défendant de qualifier si aisément du titre de Madame les femmes de toute classe.

Berne adopta les mœurs et usages des Français un siècle avant les autres cantons de la Suisse. En 1699, on trouvait des services à café dans les maisons les plus opulentes. Le thé ne vint que plus tard. Le café ne se répandit et ne fut d'un usage général que de 1710 à 1740. En 1740, le baillif zuricois de Regensberg devint recevoir la visite d'un baillif bernois du voisinage, pria son frère d'aller en ville acheter six cuillers à café en laiton : « Il faut, observait-il, que je singe les petits maîtres pour recevoir un étranger. »

Enfin, en 1797, à Grüningen, canton de Zurich, la place d'huissier pour les affaires concernant le bétail étant devenue vacante, tous les gens du bailliage se réunirent sur la prairie afin de procéder à une nomination. Les aspirants se présentèrent en personne et se recommandèrent de leur mieux. Un des candidats offrit trente kreutzers à chaque électeur, plus un banquet

bien soigné aux chefs, s'il était nommé. De nos jours, cela s'appellerait de la brigue, et on le défendrait. On n'en brigue pas moins, cependant, mais sous main ; la forme seule est changée, quand au fond la brigue est souvent aussi grossière qu'autrefois. Un autre aspirant ne se permit pas, il est vrai, ce moyen de corruption ; il fonda ses prétentions sur l'assurance qu'ayant été élevé au milieu du bétail, il connaissait les maladies des animaux, entre autres la morve et le farcin.

J. Z.

Ils étaient deux. — Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai fait cinquante kilomètres à pied en sept heures.

— Cinquante kilomètres, ce n'est pas croyable.

— Demandez à votre ami Durand, il était avec moi.

— Oh ! alors, ça ne m'étonne plus, si vous étiez deux pour les faire !

LE VEAU

SITOT le souper terminé, je me levai et, une bonne pipe entre les dents, je sortis.

C'était le meilleur moment de la journée, où il fait bon marcher dans l'air frais, voir tout au fond, dans la vallée, les brouillards pâles se traîner, et s'allumer ces myriades de lumières qui clignotent nerveusement. Devant soi, quand on lève la tête, on peut suivre la marche du soleil sur le massif des Diablerets : ce morceau de montagne flamboyant qui diminue, diminue par le bas, comme un lingot se refroidissant lentement. Les rocs passent du rose lumineux au gris, au violet foncé, puis s'embront d'un coup dans les ténèbres de la vallée.

Chaque soir, j'aimais suivre ce sentier creusé à flanc de coteau dans les herbes parfumées qui vous trempent les pieds. Tout de suite on se sent seul. Le village, peuplé de Lausannois en vacance, bruyants, poseurs, s'enfoncent derrière un mamelon, à mesure que vous descendez. Voici un petit bois, immobile et piqué sur la pente raide. Les clous des souliers glissent sur les aiguilles serrées. Il vaut mieux se laisser aller en ployant les branches qu'on lâche brusquement et qui se redressent en sifflant. Et là, assis sur une pierre sèche, le menton dans la paume de la main, on se laisse envelopper entièrement par ce silence puissant.

En rentrant, je fis un crochet pour saluer le père Budry. Avec son fils, un solide gaillard blond, au front bas et plissé, il habitait un petit « mazot » patiné par la pluie et le soleil. Ils n'étaient que les deux, faisant leur cuisine, allant au foin, au bois ou raccommmodant leurs habits. Deux hommes durs au travail, sobres et taciturnes. Un soir, comme aujourd'hui, que je passais là, je leur avais donné un coup de main pour rentrer une de ces énormes luges aux fers recourbés, chargée d'herbe. Et on avait parlé. Ils s'étaient apprivoisés de me voir fumer de leur tabac, sans sourcilier. Comme ils ne sortaient pas beaucoup, ils me posèrent des questions sur le village :

— Ont-ils beaucoup d'étrangers par là-haut ?

— Non, très peu. Mais passablement de Lausannois, des Genevois aussi.

Le père Budry fit un signe de la main. Et je compris que, pour eux, tout ça, c'était des « étrangers » !

— Des gens qui ne savent pas que faire de leur temps !

Et l'on s'était mis à parler du bétail, des récoltes.

La glace était rompue. Et depuis ce soir-là, j'aimais venir m'asseoir à côté d'eux sur l'épaisse planche de sapin, un peu branlante, qui servait de banc.

En approchant du chalet, je vis le vieux père Budry, installé à sa place familière, le dos contre la paroi encore tiède. Il me serra la main et se glissa un peu pour me faire une place. Je m'étonnai de ne pas voir son fils :

— Alors, Frédéric vous a laissé tout seul ?

Il y eut un silence. Le père Budry tira une ou deux bouffées de sa pipe à couvercle de fer, l'enleva de sa bouche :

— Oh ! ben, il est d'abord là !

Et après un nouveau silence, comme répondant à une question :

— Il est descendu à Aigle.

Tout au bout du sentier, se perdant dans la nuit, on vit deux formes qui avançaient, qui prirent corps ; et bientôt, je reconnus Frédéric coiffé de son large feutre fané. Derrière lui, tiré au bout d'une corde, un veau, un pauvre petit veau, haut sur pattes, désorienté et tout tremblant. Frédéric, me voyant, toucha le bord de son chapeau :

— Soir !

Je lui rends son salut. Le père Budry s'était levé.

— Alors ! Ça-t'y été, par là-bas ?

Son fils, occupé à attacher l'animal, bredouilla une réponse :

— Oh ! ben voilà ! Tu sais !

Maintenant le père tournait autour du veau, lui caressait l'échine, le palpait, se parlant à lui-même :

« Du mince, ma foi, du mince ! Ça n'a que la peau et les os ! »

Et il revint s'asseoir sur le banc, ralluma sa pipe, tout en mesurant de l'œil son veau.

Tout le monde se taisait. Le petit vent du soir s'était levé, tout doucement. Une grande herbe se balançait. Quelque part, derrière le bois, un troupeau sortait pâturer.

Frédéric avait détaché le veau et se tenait immobile, attendant le jugement de son père qui semblait perdu dans ses pensées. Enfin, s'adressant à son fils, ayant accepté son sort, il dit avec un soupir :

— Rentre-nous c'te bête, Frédéric... avant que le vent nous l'emporte !!

Benj. Guex.

La Patrie Suisse. — Dans « La Patrie Suisse » du 16 septembre : l'ouverture du XIV^e Comptoir Suisse, les manœuvres et le défilé de la 2^e division, la mort du roi Faycal et la réception du nouvel ambassadeur d'Allemagne à Berne, la fête des jeux nationaux à Berne, etc. Un article fort original de Pierre Deslandes, sur les vins du Léman, est illustré de belles photographies d'Emile Gos. Une page sur la semaine de la lumière, à Berne, une autre sur les oiseaux de chez nous, des nouvelles, une causerie de N. Jeanmonod, complètent le numéro.

LE TROISIÈME ŒIL

UN jour que j'arpentais à Vevey le quai de l'embarcadere au bas de la place du Marché je vis, paisiblement assis sur un banc, un ancien camarade de classe, Irénée Guignétoile, le fils d'un honorable Fribourgeois immigré dans le canton de Vaud.

Il y avait fort longtemps que nous nous étions perdus de vue et je n'avais gardé de lui que le souvenir de son nez retroussé et de ses joues aussi rouges qu'une tomate bien mûre. En l'abordant, je le félicitai de son invariable bonne mine, puis nous causâmes de ce que la vie avait fait de nous depuis l'époque où l'école tentait de nous modeler le cerveau.

— Et actuellement de quoi vis-tu et à quoi t'occupes-tu ? lui dis-je.

— Je souffre énormément de la crise, parce que je vis de crédit et que personne ne se soucie plus d'avancer des fonds à un génie bien trop modeste, fut sa réponse.

— Tiens, toi, un génie ! Et en quel domaine, je t'en prie ?

Piqué de mon ton quelque peu narquois, Irénée se redressa d'un vif mouvement et levant les yeux au ciel selon une vieille habitude, il ajouta :

— Je suis un inventeur et le jour où j'arriverai à intéresser suffisamment de personnes à mon sort et à mes inventions, je n'aurai plus de soucis et l'humanité marchera de progrès en progrès. Si tu me promets de te taire, je veux bien te mettre dans la confidence.

Avant que j'eusse eu le temps de lui dire si je consentais à garder le secret, Guignétoile continua de me conter ses projets.

— Quand le Créateur fit sortir l'homme du néant...

— Il me semble que tu remontes bien haut dans l'histoire du genre humain !

— Mais, pourquoi pas ? Il faut bien aller à la genèse des choses quand on veut raisonner sen-

sément. Quand donc le Créateur fit sortir l'homme du néant, répéta-t-il, il lui donna une tête mobile qui permit à ses deux yeux de rayonner facilement de droite à gauche. Cela suffisait amplement aux besoins de l'homme primitif, mais aujourd'hui la circulation folle des véhicules à moteur est telle que deux yeux sont impuissants à préserver le piéton des dangers qui le guettent sur la voie publique. A notre époque, il ne serait pas superflu de voir aussi ce qui se passe derrière notre dos. Le problème est urgent et si l'on veut mettre un frein aux arrêts de mort qui s'exécutent quotidiennement et avec le plus grand sang-froid sur nos routes, il faut agir promptement. Charles-Robert Darwin a, il est vrai, affirmé, il y a cent ans, que l'œuvre de Dieu se complète journellement d'une manière plus ou moins automatique, vu que des besoins nouveaux créent des fonctions nouvelles. Seulement, cette théorie est, en biologie, encore fort hypothétique et, même si le naturaliste anglais ne s'était pas fourvoyé, il nous faudrait attendre peut-être quelques douzaines de siècles avant d'avoir un troisième œil derrière la tête. Dans ces circonstances, je me sens appelé, moi, Irénée Guignétoile, fils de feu Séraphin-Calybite Guignétoile de Grattavache, à remédier à cette fatale lacune. Et sais-tu comment je m'y prends ?

— Hélas ! mon bon Irénée, fils de Séraphin-Calybite, je ne suis pas un génie et je n'ai pas non plus les mêmes accointances que toi avec les saints. Je sais seulement, parce que tu viens de le dire, que nous avons une tête mobile ; toutefois, je comprends que, par le temps qui court, cela ne soit, pour nombre de personnes au cou roide, plus du tout suffisant.

— Eh bien ! puisque tu ignores comment on peut obvier à cet inconvénient, ouvre tes écouteurs, poursuis Irénée. La solution du problème est tout ce qu'il y a de plus simple. La voilà : J'adapte au moyen d'une charnière, au-dessous des ailes des chapeaux, deux petites glaces rectangulaires, lesquelles, accrochées comme des ceillères à droite et à gauche de la tête, reflètent tout ce qui se passe derrière notre dos. Nous n'avons qu'à lever les paupières et distinguons illico les dangers qui nous menacent.

— Comment remplaces-tu le troisième œil quand on ne porte pas de chapeau ou que l'on se coiffe d'une calotte ?

— Pour ces cas-là, j'ai prévu un petit appareil très élégant qui s'ajuste autour de la tête et auquel les deux petites glaces sont fixées à l'endroit voulu. En plus, le porteur de ma nouvelle coiffure a la faculté d'incliner les glaces de manière qu'il puisse s'y admirer d'un œil plus au moins prévenu. Hier, un psychologue-graphologue de la rue du Lac m'a même affirmé que mon invention tendrait certainement au progrès du sens de l'esthétique, car, en ayant le moyen de se contempler soi-même fréquemment de près, chaque homme et chaque femme finiraient bien par se rendre compte de ce qui les dépare. Ce serait donc, lorsque l'emploi de mes glaces se vulgarisera, le moment d'ouvrir partout de nouveaux « salons de beauté », c'est-à-dire des échoppes où l'on donnerait aux visages les soins exigés par le goût du jour. Il y aura là de quoi occuper bien des existences. Tu vois que je pense toujours aux autres avant de songer à moi-même !

— Le bateau à vapeur s'approchant du port, j'allais prendre congé d'Irénée Guignétoile, lorsque, avec un gros soupir, il me dit :

— Oui, mais il me faudrait des capitaux pour mettre sur pied mes projets.

Comme j'avais attendu cette péroraison, je fis le geste commandé par les circonstances et nous nous quittâmes le sourire aux lèvres.

Aimé Schabzigre.

Idees de grandeur. — Oh ! oh ! votre jeune homme a joliment grandi...

— Ça ne devrait pas vous étonner. Rappelez-vous que, tout enfant, il avait déjà des idées de grandeur.

Quel ton ? — Une dame s'était avisée de chanter en grande compagnie. Au moment de finir, elle dit à quelqu'un assis à côté d'elle :

— Maintenant, je vais le prendre en mi.

— Non, madame, restez en la.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

Minuit sonnait au-dessus des champs. La demeure de Barroz dormait derrière les grands arbres. Pourtant, quelqu'un attendait. Le maître le savait. Rudement, il poussa la porte.

Assise, les coudes sur les genoux, Mme Barroz veillait, ruminant des pensées : il n'y avait ni joie, ni travaux intéressants dans sa vie. Ses vieux ans seraient solitaires. Son mari, qu'elle avait aimé passionnément et qu'elle aimait encore d'une façon cachée, jalouse, n'en était plus aux tendresses. Des bruits couraient même, au village. On se contait les gaillardises lancées par le *syndic* aux filles pauvres et jolies. Loin d'éteindre son amour, les soupçons rendaient Mme Barroz plus vigilante. Elle voulait garder son époux pour elle et, pour cela, vivre de ses rancunes, de ses colères... Soudain, il fut devant elle. Jetant son chapeau sur la table, irrité par le calme qui régnait dans la vaste pièce, il débuta sur un mode violent :

— C'est toujours la même histoire !... Encore un momier là-dessous... C'est cette crapule de Biautard... Quatorze fois qu'il a écrit ! Des mensonges, des calomnies, des lettres anonymes !... Contre ta tante, contre toi, contre moi... Laisse-le se ramener par-là !... Ils étaient tous d'accord pour me nommer... Il a fallu cet homme noir pour brouiller les cartes, ce marchand de prières !... Ça ne lui suffit pas de tirer un gros traitement, de vivre en fainéant, de travailler une heure par semaine... Il faut encore salir et étrangler les gens... Gare ! gare !

La voix de Barroz était formidable. Etonnées, des vaches meuglèrent à l'écurie. Ce bruit familial calma le maître.

— Ça ne m'étonne pas, ce que tu racontes !... remarqua froidement Mme Barroz... J'avais même tout deviné... Il faut se méfier de ces gens qui n'ont que de belles paroles à la bouche... Le miel et le fiel, ça se tient de près... Et alors, que vas-tu faire ?

Barroz bâilla, une fois, deux fois. Puis il articula avec une sombre énergie :

— Pour le moment, le mieux est d'aller se coucher... N'aie pas peur !... On a des moyens d'action. Ils sont bien trente dans le village à nous devoir de l'argent... Le ministre ?... Je ne veux plus lui causer, et s'il remet les pieds chez nous, il passe dans la fontaine... Quant à Tavonne, je continuerai à lui dire bonjour... Mais il ne perdra rien pour attendre. J'y mettrai mon temps, je choisirai mon moment... Qui vivra verra !... Gare !...

Ils allèrent se coucher. * *

Paul à Jean Tavonne avait commencé son service. Il s'en tirait à la satisfaction générale.

L'automne vint. Aux arbres, des feuilles, en bouquets, jaunirent. Des pies volaient dans l'air doux. Des noix, échappées de leur coque, des pommes, plus rouges que des joues, tombaient dans le ruisseau, erraient, doucement poussées par l'eau claire. Et les premiers colchiques fleurissaient parmi l'herbe courte.

Oui, la paix était dans les vallons, sous les arbres. Mais point au cœur des hommes... On racontait par le village des Essarts, on chuchotait aux Biore que les affaires allaient mal entre le pasteur et Barroz. Tout en battant le linge, à la fontaine, tout en buvant un verre, à l'auberge, chacune et chacun disait son opinion... A la dernière séance de la Commission des écoles, Barroz s'était élevé contre l'opinion du pasteur, nettement et grossièrement. Tous, prudents, s'étaient tus, la tête enfoncée dans les épaules.

Trois fois par semaine, on voyait le pasteur qui allait à l'annexe, au hameau de la Moille-aux-Fées... Tout en labourant la forte terre noi-

re, les paroissiens aimaient à suivre de l'œil la redingote qui se balançait entre les haies rougies par l'automne. M. Biautard saluait, lançait quelques paroles cordiales, s'éloignait. On remarquait pourtant son air préoccupé. Et parfois, lorsqu'il était à bonne distance, un vieux disait :

— C'est tout de même mal fait que Barroz débite tant de vilaines raisons contre lui... Hue ! Et les bœufs, tête baissée, reprenaient leur marche à foulées lentes.

Rentrant de ses visites, le pasteur examinait de loin la demeure de Barroz, son toit large, ses murs épais, la cheminée fumante, les ruches, le verger, la belle fontaine... Et souvent il apercevait un dos rond qui disparaissait derrière les saules, derrière les troncs des noyers. Cette fuite blessait le pasteur au plus vif de son être. Et tandis qu'il longeait le bois de Brûletout, une voix lui disait : Pourquoi, toi aussi, évites-tu Barroz ? Au lieu de laisser courir les bruits, s'amplifier les histoires, voltiger les cancans, le mieux ne serait-il pas d'aller à Barroz, de s'expliquer franchement avec lui ?...

Cette pensée poursuivait le pasteur jusque chez lui. Aussi, le soir, les enfants couchés, regardait-il sa femme plusieurs fois avant de lui parler, car il la savait prudente, ennemie des mouvements spontanés que l'on regrette ensuite.

— Barroz et sa femme ne remettent plus les pieds à l'église, dit-il enfin. Tu verras qu'à Noël ils s'abstiendront... Auparavant, Barroz communiait assez régulièrement. Et sa femme ne manquait guère un sermon... J'ai presque envie de tirer tout cela au clair. Il y a un malentendu entre nous... Ce n'est pas que je regrette d'avoir recommandé Tavonne... Mais je n'ai rien dit contre Barroz... Il boit un peu, c'est une affaire entendue. A part cela, je le crois plus violent que méchant...

Madame Biautard hocha la tête. Et elle répondit :

— Si tu m'en crois, tu laisseras ces gens tranquilles. Il vaut mieux les avoir contre soi que pour soi...

Cette parole impressionna le pasteur. Il parla d'autre chose.

Et des jours, des semaines passèrent. La neige tomba, la neige qui coiffe les pieux d'un haut bonnet blanc, qui calfeutre le pied des haies et jette sa poudre sur le noir des sapins. A force d'instruire ses catéchumènes, de visiter les vieux et les vieilles couchés dans de grands lits, et aussi Mandraz qui s'était cassé une jambe, M. Biautard oublia Barroz et ses rancunes... Insensiblement, les vents d'hiver se muèrent en brises douces, l'épais tapis de neige dont l'éclat fatiguait les yeux se crevassa, se fondit en ruisseaux. Une saison incécise brouilla l'horizon, le raya de pluies grises, augmentant encore la tristesse de la nature dépouillée. Puis, un beau jour, le ciel fut bleu, la terre fuma, le premier oiseau, rassuré, chanta, perché sur la haute branche d'un prunier. Des primevères ouvrirent derrière les haies leurs yeux jaunes. C'était le printemps.

(A suivre.) Benj. Vallotton.

Justine est curieuse. — C'est vrai, Baptiste, que vous reconnaissez l'âge d'un animal à ses dents ?

— Mais oui, c'est vrai.

— Oh ! alors, Baptiste, moi qui voudrais tant connaître l'âge de Madame, vous allez me le dire, voici son râtelier.

C'est vrai !...

En cas d'indisposition subite, indigestion, faiblesse, etc. un petit verre de la liqueur de marque „DIABLERETS” consommé pur, remonte instantanément.

Essayez une fois et vous serez convaincu !

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

**AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES**

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.